

L'ARCHE *Editeur*

Esther VILAR

Speer

Traduit par
Johannes HONIGMANN

Tous droits réservés

Toute demande de droits de représentation par des théâtres professionnels ou amateur, d'adaptation cinématographique, radiophonique ou de télévision, que ce soit en intégralité ou en partie et sans que cette liste soit exhaustive, doit faire l'objet d'une demande écrite et préalable auprès de :

L'Arche *Editeur*
86 rue Bonaparte
75006 Paris
contact@arche-editeur.com

Le présent manuscrit est une version de travail et ne constitue pas une publication au sens du Code de la propriété intellectuelle. Il vous est communiqué à titre consultatif uniquement et ses auteurs se réservent le droit de le modifier ou mettre à jour à tout moment.

Toute reproduction ou diffusion de ce texte, en intégralité ou en partie, sans l'accord préalable et écrit de L'Arche, est une contrefaçon au sens de l'Article L122-4 du Code de la Propriété Intellectuelle, et L'Arche se réserve le droit de recourir à tous les moyens juridiques à sa disposition en cas de manquement à ces règles.

ESTHER VILAR

SPEER

traduction de Johannes Honigmann

Personnages :

Albert Speer, 75 ans

Hans Bauer, 50 ans

Temps :

Une soirée de l'année 1980

Lieu :

L'ancienne grande salle d'exposition de l'Académie des Beaux-Arts de Berlin, Pariser Platz 4, près de la porte de Brandebourg, du côté oriental et à proximité du Mur.

Siège de l'Académie des Beaux-Arts depuis 1907, le bâtiment devint, sur ordre d'Hitler, siège de « l'Inspecteur Général des Travaux de Berlin, Capitale du Reich » de 1937 à 1945. L'Académie des Beaux-Arts dûit alors céder la place aux services d'Albert Speer.

En 1980, la partie arrière du bâtiment, la seule à n'avoir pas été entièrement détruite, abrite quelques ateliers de membres de l'Académie des Beaux-Arts de la RDA et sert aussi, notamment, de quartier aux troupes de garde-frontières.

Bauer et Speer entrent dans la salle obscure par la porte principale. Speer est habillé de façon très élégante, portant un complet sur mesure que couvre un manteau de cachemire et un chapeau. Bauer est lui aussi élégant, mais d'une élégance toute moscovite. Il allume son briquet et cherche l'interrupteur près de la porte.

SPEER : De l'autre côté.

Lumière.

Speer s'est arrêté, et son regard parcourt tranquillement la salle, à la façon d'un architecte. Bauer ne le quitte pas des yeux.

SPEER remarquant le regard de l'autre :

Déçu.

BAUER : Déçu ?

SPEER : Le coupable revient sur le lieu du crime.

Comme Bauer lève les mains d'un geste de dénégation

Le lieu du crime, ç'aurait été la maison d'à côté. C'est là que j'ai été son ministre de l'armement. Ici, je n'ai fait que lui servir d'architecte.

Montrant le matériel épars - une échelle, des planches, des tréteaux, des tabourets, des pots de peinture, un seau en plastique, des sacs de ciment

En train de rénover ?

Comme Bauer fait un geste résigné

Pas d'argent.

BAUER : On n'en a jamais eu, en RDA

SPEER : Mais à présent, vous êtes définitivement dans le rouge ?

BAUER *ironique* :

Ça se sait ?

SPEER : Le Mur là-dehors, ça revient sûrement assez cher. J'ai fait mon petit calcul, histoire de m'amuser ... Bon. Qu'est-ce que vous voulez m'entendre dire ?

Comme Bauer fait un geste de défense

Je sais bien pourquoi les gens aiment tellement faire ma connaissance. Ceux de mon âge ont l'intention de me demander des comptes au sujet de mon comportement à la fin de la guerre. J'avais alors trahi le Führer, n'est-ce pas ? Et les plus jeunes, comme

vous, brûlent d'en découdre avec mes débuts. Comment ai-je pu ne serait-ce que m'engager dans cette bande ? N'avais je pas lu MEIN KAMPF ? Et voilà comment, trente-quatre ans après Nuremberg, il ne se passe pas un jour sans qu'on me refasse le procès.

BAUER *aimable* :

L'avez-vous lu ?

SPEER : Quoi ?

BAUER : MEIN KAMPF ?

SPEER *las* :

Non.

... Personne ne lisait ça, à l'époque. C'est encore plus barbant que votre LE CAPITAL ; celui-là, d'ailleurs, même ici personne ne doit l'avoir lu, non ? Mais, bien sûr, vous, vous allez me dire que vous pouvez les réciter par cœur tous les deux ?

BAUER : En tout cas, je l'ai lu. Tout comme vos ouvrages, monsieur Speer. Mais c'est une sorte de passion chez moi. Je veux dire, les livres. Les livres politiques. Les mémoires des grands hommes d'Etat, leur façon de se voir eux-mêmes. Les biographies des grands hommes : comment voient-ils les autres ? Je veux toujours savoir : qui ment, ici ? Pourquoi ment-il ? Comment était-ce en réalité ? ... Cela ne se limite pas à l'histoire récente. Ça va jusqu'à Ramsès II, Jules César, Napoléon. Sainte-Hélène, que s'y est-il passé ? Etait-il vraiment malade ou l'ont-ils assassiné ? Ou bien Elisabeth I ... Fabuleuse, cette femme. Mais l'histoire de la petite Marie Stuart, ce n'était quand même pas comme chez Schiller ? ... Ridicule, je sais. Surtout lorsqu'il s'agit de personnes mortes depuis des siècles. Comment quelqu'un pourrait-il jamais apprendre la vérité sur eux ? ... Et c'est pour ça que je suis si heureux d'être ici avec vous, monsieur Speer ! Car vous, vous êtes vivant ! Et avec vous, l'histoire du monde !

SPEER *résigné* :

Alors finissons-en.

BAUER *de plus en plus enthousiaste* :

Vous êtes une des figures les plus importantes du siècle ! Et comme vous le savez, on pense la même chose en dehors de l'Allemagne. Le 9 Avril 1944, le Daily Mirror de Londres écrivait ...

SPEER : L'Observer ? L'Observer de Londres !

BAUER : Ah -, l'Observer ... En tout cas, voilà ce qu'il écrit un an avant la fin de la guerre :

« Speer est aujourd'hui plus important pour l'Allemagne que Hitler, Himmler, Göring, Goebbels ou les généraux ... Tous ceux-là sont ne sont plus que les collaborateurs de cet homme ... ». Un génie de l'organisation, écrivent-ils, commandant tout seul l'immense machine de guerre ... Un pur technicien, pour qui l'opinion politique n'a aucune importance ... Donc, *au fond*, pas un véritable nazi, n'est-ce pas ? Et à la fin : « Nous pourrions nous débarrasser des Hitler et des Himmler, mais les Speer seront toujours parmi nous ! »

Et vous êtes parmi nous !

Parmi nous ?

Mais qu'est-ce que je dis :

Auprès de moi !

Se dirige vers lui les bras ouverts, le prend dans ses bras d'un geste spontané

SPEER *repoussant son admirateur d'un geste patient :*

Monsieur Bauer ...

BAUER *désignant la salle :*

Albert Speer et Hans Bauer ... Dans cette salle où tout avait commencé ! C'est d'ailleurs moi qui ai eu l'idée de vous inviter à la conférence de tout à l'heure. Une conférence sur l'architecture, je savais que ça allait vous intéresser ! De nos jours, il n'y a plus grand monde qui vous perçoive comme architecte, non ? Je me suis dit, peut-être qu'il se laissera attirer. Et une fois qu'il sera là, j'arriverai peut-être à le convaincre de m'accompagner à son lieu de travail. Votre ancienne Inspection générale des Travaux ... Et vous voici !

Comme son enthousiasme semble laisser Speer froid

Toujours sceptique ? Je vais vous le prouver ... !

Il se dirige vers une table improvisée par des tréteaux et des planches, sort une bouteille de champagne de son seau à glace, la lève.

Comme il se doit pour une occasion pareille !

Pendant qu'il la débouche

Naturellement, il était impossible de savoir à l'avance si notre Premier Secrétaire allait être présent ou pas.

Mais voyez-moi ça ...

En même temps que le bouchon saute

... il était là !

SPEER *a du mal à cacher sa satisfaction :*

J'avoue que cela m'avait un peu étonné.

BAUER *remplissant des verres déjà préparés* :

Pour nous aussi, vous êtes une star médiatique. Notre propre télévision, malheureusement, même le gouvernement ne la supporte pas.

SPEER : Quasiment venu au grand complet, ce gouvernement, non ? C'est en tout cas ce que votre délégué culturel m'a glissé.

BAUER : Si vous saviez comme il se passe peu de chose chez nous, d'habitude ! Mais aucun de ces messieurs ne s'est ennuyé.

SPEER : Et aucun ne m'a sermonné. C'est également une rareté.

BAUER *revient, les verres remplis à la main* :

Je vous en prie. Nous sommes peut-être les parents pauvres, mais nous ne manquons pas d'éducation.

Lui tend son verre

SPEER : Je me suis longtemps demandé si je devais accepter cette invitation.

BAUER : Nos honoraires ne valent pas ceux de l'Ouest, je sais.

SPEER *rit* :

Les honoraires ! ... Non, j'avais étudié votre Who's Who, et j'étais consterné d'apprendre que, parmi les plus âgés d'entre vos camarades du moins, personne n'a semblé échapper aux persécutions hitlériennes. Les communistes avaient bien été les premiers à le subir, surtout ici, à Berlin. Apparemment, Honecker a passé huit ans derrière les barreaux à Brandebourg. Et s'il y a un homme qui puisse ressentir ce que ça signifie, c'est bien moi !

BAUER : Mais ce n'était pas aussi ennuyeux que chez vous, à Spandau, bien sûr. A ce que je sais, il passait du moins ses journées dans vos usines d'armement.

SPEER : Honecker a travaillé pour moi ?

BAUER : Surtout sur vos toits, probablement. N'oublions pas qu'il a une formation de couvreur. Mais à la fin, ça devait devenir quelque peu inconfortable : il faisait alors partie d'un commando-suicide, devait déplacer des mines et des explosifs à la main. Lorsqu'il commence à nous parler de cette époque, nous essayons tous de nous défilier, parce qu'alors il ne s'arrête plus. Mais vous devez connaître ça de vous-même ?

SPEER *soulevant son verre de champagne dans sa direction* :

A la grâce de ceux qui sont nés trop tard. Vous, vous en avez bénéficié.

BAUER : C'est ça qui fascine tellement dans votre biographie. Et moi - comment me serais-je comporté à sa place ? Mais tout le monde se la pose, cette question ! Bâtir la capitale du monde : même venant d'un criminel, c'est tout de même pas mal comme

proposition ! Comme je le dis toujours : neuf architectes sur dix auraient fait le même choix qu'Albert Speer ... Mais laissons cela. En l'an 1980, la perspective historique devrait être la seule perspective qui compte.

A son tour, il soulève son verre en direction de Speer

Monsieur Speer, c'est un immense plaisir pour moi !

SPEER : Comment aurais-je pu vous le refuser, alors que votre Premier Secrétaire lui-même m'a demandé de vous l'accorder ?

Ils trinquent, et Speer repose immédiatement son verre

Nous ne sommes pas seuls ici ?

BAUER *tend l'oreille* :

Je n'entends rien ... Il est vrai qu'ils ont installé une cellule à côté. Mais s'il y avait quelqu'un, j'en aurais sûrement été averti.

SPEER : Une cellule ? Dans l'Académie des Beaux-Arts ?

BAUER : Seulement de passage. Vous savez, il y en a toujours quelques-uns qui veulent franchir le Mur juste à cet endroit.

SPEER : Est-ce qu'on y ... torture ?

BAUER *rit* :

Mais non ! Les faits sont clairs : ils voulaient partir, nous les avons retenus. Il n'y a pas de quoi torturer ! ... Une fois interrogés, ils intégreront une prison des plus régulières.

SPEER : Dans ce cas là ...

il lève à nouveau son verre et boit, mais cette fois-ci avec plus de distance

Une cellule d'arrêt ! Le pauvre Max Liebermann, le peintre, au moins cela lui aura été épargné ! Il habitait juste en face, comme vous savez, Pariser Platz N°7, et le jour où les premières chemises brunes ont défilé ici, il avait été pris de sa nausée légendaire : « Jamais je pourrais bouffer autant que ce que j'ai envie de gerber ! »

BAUER : Après sa mort, sa veuve a sauté par la fenêtre, de peur d'être déportée.

SPEER : Chez moi, à Heidelberg, je n'arrive tout simplement pas à m'imaginer que « mon Académie » se trouve aujourd'hui juste derrière le Mur.

BAUER : Devant.

SPEER : Exact. C'est celui qui paye la construction qui décide de l'avant et de l'arrière, n'est-ce pas ? ... Erich Honecker vous a qualifié de cerveau tout à l'heure. Mais il ne s'est pas exprimé sur la teneur de votre mission ...

Comme Bauer ne veut apparemment pas y répondre, et après une autre gorgée

Champagne de Crimée ?

BAUER : Cristal Roederer, made in California.

SPEER : Je ne m'y connais pas du tout, malheureusement. J'ai bu mon premier verre de mousseux à Paris. J'avais déjà trente-six ans.

BAUER à *nouveau enthousiaste* :

Après la capitulation de la France ? Lors de votre visite-éclair historique ? Alors c'était du champagne ! ... Je me souviens exactement de cette photo. Vous êtes à trois devant la Tour Eiffel : Hitler, puis vous à sa droite, et de l'autre côté le sculpteur Arno Breker, pas vrai ?

SPEER : Même *lui*, il a bu, ce jour-là. Ou, du moins, il a humecté ses lèvres :

« A la plus belle ville du monde ! »

« La deuxième en beauté, a corrigé Breker, la plus belle, c'est celle qu'il nous reste à bâtir ! »

Il s'est tourné vers moi : « A Albert Speer, le plus grand bâtisseur des quatre mille dernières années ! »

J'étais au garde-à-vous : « A GERMANIA, la capitale du monde, et à son immortel maître d'œuvre. Heil Hitler ! »

« Heil Speer ! » a répliqué Hitler. Il était également au garde-à-vous et a levé la main droite avec le champagne, qui s'est immédiatement répandu sur le manche de son uniforme. Mais il a juste ri. Je ne l'ai jamais vu aussi heureux que ce jour-là !

BAUER : GERMANIA, la capitale du monde !

Se dirige rapidement vers le modèle recouvert du dôme, à l'échelle 1/200 et donc haut de 1,60 mètres, qu'il tâte un instant pour se rassurer

En effet ...

Arrache le tissu d'un coup

SPEER *surpris et réjoui* :

Où avez vous donc déniché ça ?

BAUER *fier de la surprise réussie* :

Nous ne pouvions tout de même pas décorer cet endroit avec un bouquet de fleurs.

L'idée n'est malheureusement pas de moi. C'est une de mes collaboratrices qui a fait fabriquer ça. D'ailleurs elle vous admire passionnément : « Le seul nazi respectable.

Le seul à s'être repenti pour de bon, et à être devenu un autre homme en prison. »

SPEER : Elle est jolie ?

BAUER : Mademoiselle Hellriegl ? Pas autant que votre petite amie de Londres. Et plus

vraiment aussi jeune.

SPEER *ignorant cette remarque et examinant la maquette de tous les côtés :*

Mon dôme ! Là, je suis vraiment ému !

BAUER : Est-ce qu'il aurait vraiment pu contenir un million de personnes ?

SPEER *souriant de sa naïveté :*

Cent quatre-vingt mille. C'est la place qui le précède qui était prévue pour le million.

Avec ses bras, il donne l'échelle de la place précédant le dôme

BAUER : Trois-cent-vingt mètres de hauteur ! C'est plus que la basilique Saint-Pierre, n'est-ce pas ?

SPEER *regarde autour de lui :*

Saint-Pierre, à côté ...

va chercher un grand seau d'eau en plastique et le pose à l'envers à côté de la maquette

... aurait eu cette taille ... Et le Reichstag, attendez ...

comme il ne trouve rien de plus approprié, il ôte son chapeau et le place à côté du seau

... il aurait été comme ça à côté !

recule de quelques pas

Bon, enfin, cum grano salis

BAUER *enlevant son manteau et l'accrochant à une des échelles*

Vous n'enlevez pas le vôtre ? Vous n'avez pas froid, au moins ?

aide Speer à enlever son manteau, l'accroche également à l'échelle et y met aussi le chapeau

Encore un peu de champagne ?

SPEER : Volontiers !

tandis que l'autre remplit son verre, avec un regard sur la maquette

Je commence peu à peu à me sentir vraiment l'âme en fête !

BAUER : Attendez ...

se précipite vers la table

SPEER : Encore une surprise ?

BAUER *tenant une bobine de film*

Mademoiselle Hellriegl a retrouvé ce film de vos séances de planification. Elle pensait que cela vous ferait plaisir ... Après tout, vous l'aviez commandé vous même, n'est-ce pas ?

SPEER : Il est conservé ?

BAUER *préparant la projection* :

Nos archives recèlent des choses que l'Ouest croit souvent perdu.

SPEER : Mais pas le journal intime d'Hitler, tout de même ?

BAUER : Vu l'état de nos finances, nous l'aurions sûrement déjà bradé.

Penché au-dessus de l'appareil de projection

Si j'arrive à mettre ce truc en marche. Je ne suis pas très doué pour ça, en fait ...

remarquant que Speer examine les murs

De votre temps tout était impeccable, n'est-ce pas ?

SPEER : Que vous dites ! Une fois, Goebbels y a même fait éclater de fausses bombes incendiaires. Sans même me prévenir. L'endroit était inutilisable pendant plusieurs jours !

BAUER *occupé avec le projecteur* :

Et pourquoi cela ?

SPEER : Hitler voulait enfin lancer le bombardement de Londres. Et c'est là que Goebbels a eu l'idée glorieuse de simuler une attaque aérienne sur des institutions berlinoises. Une fois les photos de nos murs calcinés dans les journaux, le Führer pouvait réagir avec la colère du juste.

BAUER : Votre ami Goebbels ...

SPEER : Vos n'allez pas me croire, mais il était le seul de la bande avec qui on pouvait avoir une discussion un tant soit peu normale.

BAUER : Vous en parlez dans vos livres ... Vos livres !

laisse le projecteur, va vers la table

Elle ne me le pardonnerait jamais, ma bonne mademoiselle Hellriegl. J'ai dû lui jurer par tous les saints que je ne vous laisserai pas partir d'ici sans que vous n'ayez signé ces deux volumes.

il prend deux livres, en lit les titres

Albert Speer, MEMOIRES ... Albert Speer, JOURNAL DE SPANAU ...

SPEER *le rejoint près de la table* :

Il manque bien sûr mon volume sur l'architecture. Mais ce n'était pas un best-seller, après tout ...

notant l'usure des livres

Ils ont vraiment été lus, ceux-là !

prend son stylo

Comment s'appelle-t'elle ?

BAUER *retourné au projecteur* :

Hellriegl ... Hellen ... Deux L à chaque fois.

Combien d'exemplaires en ont été tirés ?

SPEER *occupé à signer* :

Je n'en sais rien ... des millions.

BAUER : Les critiques étaient excellentes !

SPEER : Il y a eu de tout.

BAUER : Même dans la ville juive qu'est New York, à ce qu'il paraît. A votre mort, le New York Times vous qualifiera d'ami de l'humanité¹.

SPEER : Je n'ai pas dit que je me plaignais.

BAUER : C'est déjà la troisième fois que vous faites une carrière gigantesque !

SPEER *rit* :

Si gigantesque que j'ai toujours cru rêver !

BAUER : Et la suite, c'est quoi ?

SPEER *amusé* :

Il y a effectivement des tentations du côté de l'industrie privée. Actuellement, un cheikh veut absolument m'engager comme urbaniste !

BAUER : Et ? Ça ne vous attire pas ?

SPEER : Je ne sais pas si on doit encore se charger de toute une ville à mon âge. Et en ce qui concerne les offres émanant de l'économie et de l'industrie, la plupart exigent que je travaille en secret. Sous pseudonyme, en quelque sorte. Je préfère être actif sous mon propre nom, à écrire mes livres.

BAUER : Dites-moi, est-ce que ça ne vous oppresse pas que chacune de vos carrières ait commencée par un décès ? Lorsque Paul-Ludwig Troost est mort, vous avez hérité du poste d'architecte du Führer. Et lorsque vous avez été nommé ministre de l'armement et des munitions, c'était également suite à un décès : Fritz Todt, votre prédécesseur, avait refusé de continuer la guerre contre l'Union Soviétique - en fait, la guerre tout court. Alors Hitler l'a fait assassiner, et vous a mis à sa place.

comme Speer rit

Ne me dites pas que vous ne pouvez croire ne serait-ce qu'une seconde à la version de l'accident aérien ?

SPEER *a fini de signer - extérieurement, il reste calme, mais à la façon dont il referme et*

jette à présent le deuxième livre, on peut déduire une certaine excitation :

On peut dire que j'ai eu de la chance, oui ! Il n'y a qu'en tant qu'auteur à succès qu'on ne peut pas me coller de mort sur le dos. Après tout, lors de la rédaction de ces deux volumes, j'étais en sécurité derrière les barreaux de Spandau !

BAUER est occupé par la mise en place de la bobine, mais est tellement submergé par ses émotions pendant qu'il parle qu'il n'y réussit qu'avec difficulté :

Il est aujourd'hui avéré que c'est uniquement grâce au génie de votre gestion de l'armement hitlérien que la guerre a pu durer deux ans de plus.

a l'intention de l'appareil

Bordel de merde ...

Deux ans ! Cela représente sept-cent trente jours de destructions ! La totalité des victimes de la guerre se monte à cinquante-cinq millions. Mais les deux dernières années étaient particulièrement meurtrières : au sein de la population civile, des soldats, des travailleurs forcés, des juifs, des tziganes, des homosexuels, les pertes les plus élevées ont été enregistrées au cours de cette période. Ce qui fait qu'on peut attribuer une trentaine de millions de morts à votre talent d'organisateur surhumain !

avec une excitation croissante

Trente millions de morts, monsieur Speer ! Morts sur des champs de bataille, dans des abris anti-aériens, des camps de travail, des chambres à gaz ... Et vous, ça vous fait dire ... Vous dites que votre succès en tant qu'écrivain ... Si on s'arrache vos livres, c'est bien parce que personne ne comprend comment un homme aussi sympathique a pu produire tant de cadavres !

il se rend compte qu'il est allé trop loin et ne se domine qu'à grand-peine

C'est le bon bouton, là !

Ça y est, je crois que c'est bon ... on peut commencer ...

sans regarder Speer en face - son dégoût est encore trop fort - il lui glisse un tabouret, qu'il époussette avec son manteau

S'il vous plaît ...

Bauer va éteindre la lumière puis se rassoit. Un film montrant des scènes de la planification du projet GERMANIA est projeté sur le mur blanc du fond.

BAUER au bout d'un certain temps de projection, à nouveau d'un ton affable :

¹ Ce qui s'est véritablement passé (voir Arno Gruen, La Folie de la Normalité, Munich 1990)

Vous vous en souvenez ?

comme il ne reçoit pas de réponse

Monsieur Speer ... ?

Bauer se précipite vers l'interrupteur. Lorsque la lumière se rallume, on voit Speer debout en train de mettre son manteau. Bauer se précipite vers lui.

Monsieur Speer ... Monsieur Speer !

Il essaie de lui enlever le manteau, mais Speer l'en empêche

SPEER *las* :

Vous ne savez vraiment rien, mais alors rien de rien !

BAUER : Mais c'est pour ça que je vous pose toutes ces questions !

SPEER : Vu de l'extérieur, tout cela avait l'air brillant, je sais.

Speer a soudain l'air fragile. Bauer lui enlève doucement le manteau et le raccompagne à son siège, puis éteint à nouveau la lumière et retourne vers le projecteur.

BAUER *au bout d'un certain temps* :

Mais vous vous en souvenez ?

SPEER *amer* :

M'en souvenir ? J'ai dû le voir quelques douzaines de fois, celui-là ! Pas un hôte officiel qui n'ait pu y échapper. Le pauvre Duce a même dû y passer deux fois !

BAUER : Et Hitler tenait à ce que vous soyez toujours présent ?

SPEER : Mais j'étais son fabricant de jouets !

au bout d'un temps, impatient

En tout cas, je la connais, votre œuvre !

Bauer éteint le projecteur et rallume la lumière.

BAUER : Et tout ça était installé ici ? Dans cette salle ?

SPEER : Les autres auraient été trop petites.

BAUER *désignant la porte* :

Et lui, il entrait par ici ?

SPEER : Je lui avais fait aménager un chemin à travers les jardins du ministère. Comme cela il

pouvait se rendre de la chancellerie à l'Académie quand il le voulait, sans être dérangé. Et puis ensuite ici, en effet.

BAUER : Ça devait être une sensation grisante pour un peintre raté. Refusé pour manque de talent à l'Académie de Vienne, il change de pays, devient dictateur, expulse toute l'élite artistique, pour pouvoir ensuite, et en toute tranquillité, mettre en chantier sa propre œuvre d'art totale ... Dans vos MEMOIRES, vous écrivez qu'il venait ici quasiment tous les jours ?

SPEER : Jusqu'au début de la campagne de Russie. Là, il a naturellement eu d'autres soucis.

Et

à partir de février 42, j'étais en plus son ministre de l'armement et des munitions, et j'ai déménagé dans le bâtiment d'à côté, au Pariser Platz n°3. GERMANIA était remis à plus tard.

BAUER : Au temps suivant la victoire finale.

SPEER : Au temps suivant la victoire finale.

BAUER : Et cette maquette gigantesque se trouvait ici ?

se place au milieu de la salle

Où cela, exactement ? Le dôme, par exemple ... ?

désigne la pièce avec un regard interrogateur

SPEER désigne l'endroit correspondant :

Là.

BAUER : Et l'arc de triomphe ? ... Cela vous fait rire, je sais. Mais je suis comme ça, je vous avais prévenu !

Speer le prend en pitié, se lève, prend le dôme en polystyrène et le place au bon endroit.

SPEER : Si le dôme se trouve ici et la grande place devant ... la Place Adolf Hitler, où un million de personnes peuvent se rassembler ... alors le nouveau palais du Führer aurait été ici, et là ... passez-moi donc quelques-unes de ces planches ...

comme Bauer n'arrive pas à se décider

des larges ...

Bauer lui apporte les planches et ils les posent de telle façon qu'ils représentent l'avenue de prestige partant du dôme

L'avenue de prestige proprement dite aurait commencé à partir d'ici, aussi large que les Champs Elysées et le Kurfürstendamm mis côte à côte. Six kilomètres de long, et même sept jusqu'à la Gare du Nord ...

Désigne d'autres planches avec les gestes de celui qui a l'habitude de commander.

Bauer les lui apporte et les pose dans le prolongement de « l'avenue de prestige ».

... et se termine ici au pieds de la nouvelle Gare du Sud ... Bien sûr, tout ceci n'est pas du tout à l'échelle, les planches ne sont pas assez longues ...

désigne les sacs de ciment

Deux !

Bauer apporte deux sacs, que Speer pose à l'autre extrémité de « l'avenue ». Il plie le tissu, qui recouvrait auparavant le dôme, en quatre et le pose par-dessus. La surface ainsi recouverte est à peu près égale à celle du dôme, la hauteur est d'environ vingt centimètres.

Voilà la gare ... Les arrivants devaient rester bouche bée en sortant.

BAUER : Et l'arc de triomphe ?

SPEER : L'arc de triomphe ...

désigne un tabouret d'un tiers la hauteur du dôme que Bauer lui apporte sur le champ

Le voici.

Bauer pose le tabouret à l'endroit indiqué par-dessus la planche de « l'avenue » et recule

BAUER : Plus haut que celui de Paris, si je ne m'abuse ?

SPEER : Plus de deux fois sa hauteur ...

De la gare jusqu'ici, toute l'avenue aurait été garnie de trophées ...

Puis ici à gauche, le nouveau théâtre ...

Avançant en direction du dôme, il désigne la droite, puis la gauche. Désignant la droite :

Les nouveau ministères ... Travail ... Finances ... Education ... Intérieur ... Justice ...

Désignant la gauche :

« La Force par la Joie »... le quartier général des SS ... le ministère de l'économie ... le ministère des affaires coloniales ... le ministère des transports ...

Désignant la droite :

Le nouvel opéra ... la nouvelle Philharmonie ... le ministère des affaires étrangères ...

le nouveau ministère de la propagande de monsieur Goebbels ...

Désignant la gauche :

Le haut-commandement de l'armée de terre ...le hall des soldats ...

Désignant la droite :

En face, le nouveau siège du Reichsmarschall Goering ...

il est arrivé au niveau du dôme

Et derrière le dôme, le gigantesque bassin dans lequel il était censé se refléter ...

Désignant la droite :

Le haut-commandement de la marine. Depuis mes études, j'étais un fanatique des sports aquatiques - la marine devait avoir son siège au bord de l'eau ...

Désignant la gauche :

Une prison ... la préfecture de police ... l'hôtel de ville ... et pour finir, la nouvelle Gare du Nord !

il est devenu de plus en plus enthousiaste, s'en rend compte, s'interrompt

BAUER : Et c'est là que vous avez joué tous les deux ?

SPEER : Comme vous dites.

BAUER : Mais à quel point s'y connaissait-il en architecture, au juste ?

SPEER : C'était un dilettante, comme en toute chose. Comme beaucoup d'autodidactes, il était

incapable de comprendre la valeur de la connaissance spécifique. Car enfin, en ce qui concerne la stratégie guerrière, il n'a, en fin de compte, rien compris non plus ! Ses victoires du début ne tenaient qu'à son irrespect des règles officielles.

BAUER : A quelle partie de sa ville était-il le plus attaché ?

SPEER : Cela dépendait de son humeur. Il aimait beaucoup se tenir ici, au niveau de la Gare du Sud.

s'est placé au niveau de la « gare »

Alors il s'accroupissait ...

s'accroupit

Le modèle se trouvait à hauteur de table, n'est-ce pas ... il s'accroupissait et s'imaginait l'effet produit sur les nouveaux arrivants : « Ils seront écrabouillés, Speer ! Littéralement écrabouillés ! »

Bauer rit

Mais il aimait aussi le coin autour de l'arc de triomphe ...

se trouve au niveau de l'arc

Il l'avait déjà conçu dans les années vingt, lorsqu'il était porte-parole du Parti à Munich.

se place derrière le dôme

Lorsqu'il voulait savourer son rôle futur à l'avance, il se mettait de ce côté-ci ... Alors il se figurait comment les masses de visiteurs venaient en pèlerinage auprès de lui ...

Lorsqu'il se tenait ici, il ne s'accroupissait jamais.

BAUER : Est-ce qu'il ne lui arrivait jamais de douter au sujet de toute cette grandiloquence ? Je veux dire, après tout Goebbels a tout fait pour donner de lui l'image d'un homme modeste ?

SPEER *rit* :

Mais c'est exactement ça ! « Il faut que ce soit grandiose, Speer ! Plus mon environnement sera grandiose, plus ma simplicité sera frappante ! »

BAUER *riant à son tour* :

Il a dit ça ?

SPEER : Mot à mot. Et avec le plus grand sérieux. Vous savez, il n'avait pas le moindre sens de l'humour.

BAUER : J'aimerais maintenant vous demander quelque chose de totalement différent, monsieur Speer. Et j'espère que vous ne le prendrez pas mal. Vous aviez dit qu'à l'époque, au début, vous vous retrouviez souvent tous les jours ici en sa compagnie. Vous deux, tout seuls ... Au nom du ciel, je ne dis pas que vous auriez dû l'assassiner : je sais bien qu'un attentat, c'est une affaire délicate ... Mais est-ce que vous n'auriez pas pu tenter de le ... avec prudence, bien sûr, avec beaucoup, beaucoup de prudence ...faire changer d'avis sur certains points ?

SPEER *amusé* :

Et comment cela, je vous prie ?

BAUER : Eh bien, je ne sais pas, mais imaginons par exemple : c'est le matin, il entre dans la pièce ...

se met au garde-à-vous

« Heil Hitler ! » vous exclamez-vous.

« Heil Speer ! » répond-il.

SPEER *rit* :

Je vous assure qu'il ne l'a dit qu'une seule fois !

BAUER : Bon alors « Bonjour, mon cher Speer ».

Apparemment, il est d'excellente humeur. Vous, vous en profitez :

d'un ton dévot

« Mein Führer, la radio annonce que nos troupes entrent en Tchécoslovaquie. Me permettez-vous une petite remarque à ce sujet ... ? »

se place au niveau de la « Gare du Sud », et s'accroupit en Hitler admirant son « avenue de prestige »

« Ne soyez pas timide, mon brave. Lancez vous ! »

« J'ai réfléchi au sujet de l'opinion que nos descendants pourraient éventuellement avoir un jour : un si grand peuple que le peuple allemand avait-il vraiment besoin d'envahir un pays si minuscule ? »

comme Speer a l'air d'être amusé par son idée, il se lance dans une nouvelle variante
Ou bien comme cela ...

cette fois-ci d'un ton ordinaire, collégial :

« Mein Führer, entre nous : ces éternelles attaques sur Londres ! »

« Nous pulvériserons cette ville, jawohl ! »

« Voilà bien le problème ! C'est peut-être du goût des généraux, mais moi en tant qu'architecte, je ne peux que protester : et notre ville à nous ? Comment pourra-t-on voir que la splendeur de notre GERMANIA surpasse celle de la capitale de l'empire britannique si Londres n'existe plus ? »

SPEER : Vous ne le connaissiez pas. On pouvait à la rigueur le faire renoncer à tel ou tel projet

architectural, mais jamais à une guerre.

Ceci dit, je voulais qu'il conquière d'autre pays. Ce que vous voyez là, je voulais vraiment le construire. Et quand on veut bâtir la capitale du monde, il faut d'abord le posséder, le monde !

BAUER : Dans vos MEMOIRES vous écrivez que vous aviez pour ainsi dire « succombé » à Hitler : la magie de sa voix, la magie de son regard ... Apparemment, l'homme était magique de la tête aux pieds ! Comment se fait-il que les documents filmiques nous en transmettent si peu ?

SPEER : Aujourd'hui, bien sûr, je ne peux plus me l'expliquer.

Montrant la reconstitution de la maquette

Nous partagions un rêve gigantesque !

BAUER : Et lui ? Vous pensez qu'il vous a « succombé » à son tour ?

SPEER : Un de mes collaborateurs, professeur Hettlage, l'a prétendu une fois. Ils nous avait vus au travail ici-même, et lorsque Hitler est parti, il m'a glissé : « Monsieur Speer, savez-vous ce que vous êtes ? Vous êtes l'amour inaccompli de Hitler ! »

BAUER : Comment l'aviez-vous pris ? Je veux dire, étiez vous content, vexé, gêné ?

SPEER : J'étais heureux ! Idiot que je suis, j'étais heureux, voilà !

BAUER : En tout cas, c'était extravagant. Pendant qu'on liquide des homosexuels dans les camps, Albert Speer et Adolf Hitler s'éprennent passionnément l'un de l'autre.

il regarde autour de lui

Mais alors, en plus de tout le reste, l'endroit aurait été une sorte de ... nid d'amour ?

SPEER rit :

Ecoutez, on peut m'accuser de tout, mais je n'ai jamais été de la jaquette !

BAUER : C'est bien ce que je me dis.

SPEER : Penseriez-vous que je n'ai fait que mettre la faiblesse de Hitler à mon profit ?

BAUER *pendant qu'il remplit les verres* :

Comment pourrait-on vous le reprocher ? Vous étiez jeune, beau, ambitieux ... Il était vieux, du moins par rapport à vous, d'apparence plutôt repoussante, et à l'époque l'homme le plus puissant d'Europe ... De plus, vous pouviez être certain qu'il ne vous approcherait jamais de trop près. Quoiqu'on puisse reprocher à votre ancien patron, c'était un homme de caractère : à partir du moment où il haïssait quelqu'un ... les communistes, les juifs, les homos ... il ne faisait pas exception de sa personne. Vous pouviez alors tranquillement faire carrière sous la protection de ses sentiments romantiques.

Il revient avec les verres remplis, en remet un à Speer

Cette idée de « regard magique » n'a dû vous venir qu'à Nuremberg : « Messieurs les jurés, j'avais succombé à cet homme ! Mon admiration m'avait rendu aveugle ! »

lève son verre

Je vous le demande : faut-il que seuls les coupables féminins puissent invoquer le grand amour ?

SPEER : Je n'ai rien déclaré de tel à Nuremberg !

BAUER : Seulement dans vos mémoires, c'est juste. A Nuremberg, vous avez seulement dit :

« Si Hitler avait eu des amis, j'aurais été un des leurs. »

depuis un certain temps, on entendait déjà quelques aboiements isolés provenant de l'extérieur, au cours de la scène suivante, ils deviennent plus nets : il s'agit d'un seul chien, qui recommence sans cesse à aboyer.

SPEER : Dites-moi, cher monsieur Brauer ...

BAUER : Bauer.

SPEER : Est-ce que tout cela n'est pas un peu trop sensible pour un homme au service d'un

régime comme celui-ci ? Où en est-on dans votre camp au niveau de la morale ? Ce champagne, par exemple : tout le monde peut se l'offrir, ici ? Et cette surveillance individuelle parfaitement organisée, dont on entend tellement parler à l'Ouest ? Que va-t-il arriver au pauvre bonhomme qui est peut-être assis en ce moment même dans la cellule d'à côté ? En supposant qu'il y ait de quoi s'asseoir, bien entendu ?

BAUER : Ne vous inquiétez pas. Il n'y a que pour se coucher que c'est un peu juste.

SPEER : Qu'en est-il des dissidents, que vous « soignez » dans vos cliniques psychiatriques ? Et de toute cette armée de victimes du Mur ?

BAUER : Ils n'y en a même pas eu cent depuis le début.

SPEER : Mais les temps ont changé. Ce qu'on aurait pu considérer comme un accident de parcours constitue de nos jours un chiffre énorme.

BAUER : Mais ils avaient le choix, ceux-là ! Chez vous, une partie des citoyens était envoyée au front et l'autre au gaz. Et ceux qui étaient dans les abris antiaériens n'avaient pas non plus de quoi rire... Si chez nous quelqu'un tient à la vie, il a juste à ne pas s'approcher du Mur.

SPEER : Mais de toute évidence, un certain nombre préfère quand même se faire abattre que de savourer votre paradis des travailleurs ?

BAUER : Et Dieu sait que nous préférons avoir une autre solution pour eux. Mais laquelle ? Le socialisme est un concept selon lequel tous les êtres humains doivent pouvoir obtenir une part égale. Mais malheureusement, il y en a toujours quelques-uns à en vouloir plus que les autres.

SPEER : Et vous ? Vous n'en voulez pas plus ? ... Les êtres humains veulent la liberté !

BAUER : La liberté, la liberté ... Je n'ai encore jamais rencontré personne qui la supporte vraiment. Nous parlons tous de liberté, ça oui ! Nous rêvons de liberté, et, s'il le faut, nous tuons et nous mourons pour elle ... Mais *vivre* la liberté ? Décider chaque jour de ce qui doit se passer ? ... Pourquoi, croyez-vous, voulons nous toujours tomber fous amoureux ? ... Pourquoi nous marions-nous, avons-nous de enfants, fondons-nous des entreprises, courons-nous à l'église ? Pour en finir avec cette foutue liberté, non ? *il doit s'interrompre à cause d'un aboiement bref mais très fort*

J'ai justement dit à Erich Honecker, il n'y a pas si longtemps : laissons-les tout simplement partir ! Laissons-les la tester, la liberté ! Un an, et ils reviennent d'eux-mêmes ! Mais pour ce genre de choses, il fait la sourde oreille ...

Vous l'avez décrit vous-même dans votre livre, après tout : une fois libéré de Spandau, la première chose que vous avez ressentie était le besoin d'y retourner ... Pourquoi ne

resteriez-vous pas chez nous ? Ici, il y a tout ce dont vous manquez à l'Ouest : la nourriture paraît meilleure, parce que pour chaque ingrédient il a fallu faire une queue interminable ... Les conversations sont plus excitantes, parce qu'on ne sait jamais si l'autre n'est pas un espion de la Stasi ... même l'amour est meilleur, parce que notre pilule à nous a tellement d'effets secondaires que les élus de nos coeurs préfèrent s'en passer. Et ainsi, tous les rapports sexuels deviennent des parties de roulette russe ...
entre-temps, les aboiements se sont complètement tus

Mais laissons cela, notre temps est trop précieux ... J'aurais encore une question, monsieur Speer. Je veux dire, en espérant qu'il vous reste encore un peu de patience ... ?

on sent que Speer en a peu à peu assez, mais en homme bien éduqué, il fait néanmoins un geste encourageant de la main

... Le terrain, sur lequel vous comptiez bâtir votre capitale du monde. Celui-ci ...
il marche sur la planche de « l'avenue de prestige », écarte les bras

Je veux dire, c'était gigantesque !

Est-ce que cela n'aurait pas signifié la démolition de la moitié de la ville ?

SPEER *rit* :

De toute façon, la glorieuse Royal Air Force s'en est chargée.

BAUER : Mais vous ne pouviez pas les prévoir, ces bombardements. Il devait y avoir de magnifiques immeubles anciens, non ?

SPEER : On détruit toujours lorsqu'on bâtit. Ne serait-ce qu'une pelouse.

BAUER : Et les gens qui habitaient là ? Il y avait des myriades de logements, tout de même ?

SPEER : Cinquante-quatre-mille.

BAUER : Où étaient-ils censé aller ? Même un génie de l'organisation comme vous n'aurait jamais pu faire apparaître autant de nouveaux logements d'un coup.

SPEER : C'était problématique, je vous le concède. Mais quand on cherche sérieusement une solution, on finit toujours par la trouver.

BAUER : Eh bien moi, je n'en aurai jamais trouvé. Cinquante-quatre-mille habitations démolies ... Cela représente pas loin de 200 000 sans-abri, non ?

SPEER *froidement* :

Je vois.

BAUER : Je voulais juste demander ...

SPEER : Je connais votre question.

Embarrassé, Bauer s'assied sur le tabouret représentant l'arc de triomphe.

BAUER : Monsieur Speer, ma situation est quelque peu embarrassante ... Je veux dire, en fin de compte, ici, c'est moi votre hôte ...

Speer a pris place derrière le dôme, sur lequel il pose à présent ses mains, comme à la recherche d'une protection.

SPEER : Vous voulez que nous parlions des logements juifs ?

BAUER : Même si je ne suis qu'une sorte d'historien du dimanche, ça fait quand même partie du thème, non ? De cet endroit, de cette ensemble ...
il désigne la maquette d'un geste malaisé

SPEER : On ne peut malheureusement pas le nier.

après un temps

Ma solution consistait à expulser tous les juifs de Berlin de leurs appartements effectivement souvent spacieux ... de « mettre fin à leurs contrats de location », comme nous appelions cela ... et d'y reloger toute personne dont le lieu de vie allait faire place nette à nos travaux.

BAUER : Toute personne ... aryenne ?

SPEER : Toute personne aryenne.

BAUER : Et cela ne vous a pas gêné ?

SPEER : Gêné ...

après une brève réflexion

Disons-le comme cela : pas plus que pour d'autres groupes de gens. Je me serais sans doute senti tout aussi mal à l'aise s'il s'était agi d'expulser les médecins, les poinçonneurs ou les chauves. Mais ça, cela aurait déclenché une tempête de protestations de la part du peuple allemand.

BAUER : Alors que, s'agissant des Juifs, personne ne s'en plaignait ?

SPEER : Exactement.

BAUER : Comme avec l'histoire de la fameuse Nuit de Cristal, n'est-ce pas ? Lorsque, dans tout le pays, les synagogues brûlaient et que les vitrines des magasins juifs étaient brisées ... Personne ne s'en plaignait, là non plus. Est-ce que, par hasard, vous vous souvenez encore à quel moment vous avez entendu parler pour la première fois de l'évacuation des habitations juives ?

SPEER *rit* :

Monsieur Bauer, là vous êtes vraiment un peu trop naïf ! En tant qu'inspecteur général des travaux, j'avais à m'occuper de chantiers dans tout le Reich. Aussi cynique que cela puisse paraître a posteriori : à l'époque, vider quelques milliers de logements n'était qu'une bagatelle, et je la confiais bien entendu à mes collaborateurs.

BAUER : Mais nous le connaissons.

SPEER : Qu'est-ce que vous connaissez ?

BAUER : Le moment auquel vous vous êtes occupé de cette affaire pour la première fois. Du moins devant témoins.

il sort deux feuilles pliées de la poche poitrine de sa veste

Je vous l'avais bien dit, que nous disposions ici des documents les plus étonnants. Et c'est pourquoi votre admiratrice, mademoiselle Hellriegl, pensait que celui-ci vous revenir devait à tout prix. En effet, il n'est pas tout à fait exclure qu'il en existe une copie à l'Imperial War Museum de Londres. Et si quelqu'un vous la sortait à l'improviste ? Par exemple dans une interview de la BBC. Ce serait une catastrophe ! *Speer s'approche de lui, cette fois-ci en longeanant la planche, et étend la main vers le papier avec impatience. Mais Bauer a chaussé ses lunettes et commence à lui faire la lecture.*

... Le protocole d'une séance de votre bureau, du 14 Septembre 1938, donc presque deux mois avant la Nuit de Cristal, au sujet de laquelle vous écrivez que vous étiez trop occupé pour pouvoir l'interpréter comme signal d'alarme. Qui sait si ce n'était pas tout ça qui vous occupait alors, monsieur Speer ? Car ici, il est écrit que vous auriez, au cours de cette séance ... deux mois avant le coup d'envoi officiel de la chasse aux Juifs ... vous auriez émis la suggestion de régler le problème des logements manquants ... je cite : « par l'expulsion forcée des Juifs », et de reloger ces expulsés dans de petits appartements neufs faisant partie, texto, « d'un bloc en vase clos ». Et vous demandiez « un rapport sur la quantité d'appartements berlinois de moyennes et grandes dimensions occupés par des Juifs ».

SPEER *étendant à nouveau la main* :

Un faux.

BAUER : Personnellement, j'ai un petit faible pour la nota bene de votre secrétaire, monsieur Petrick ...

lisant les dernières lignes de la dernière page

« Cette suggestion est à traiter avec la plus grande confidentialité, étant donné que le professeur Speer compte d'abord consulter le Führer à ce sujet. »

Ce n'est que maintenant que Bauer remet les feuilles à Speer, qui a déjà chaussé ses lunettes et se met immédiatement à les lire.

Au cours du silence qui s'ensuit, il va jusqu'à la « Gare du Sud ».

BAUER *de là-bas* :

Autrement dit, monsieur Speer : Avant même qu'Adolf Hitler ait eu une idée précise de la façon de voler leur or et leurs vies aux Juifs, vous vous aviez le plan concret de les chasser de leurs lieux de vie et de les parquer dans un « bloc en vase clos » ... Un plus pédant que moi pourrait vous qualifier sans remords d'architecte du premier ghetto de temps modernes.

SPEER *mettant tranquillement le document en poche* :

Nous y voilà quand même : un petit Nuremberg nocturne.

BAUER : A Nuremberg, ce document vous aurait coûté la vie !

SPEER : Monsieur Bauer, si toutefois il s'agit de votre véritable nom ... Cette suggestion, si du moins c'est vraiment moi qui l'ai faite, car je n'en ai pas le souvenir ... c'est absolument démoniaque. C'est cynique, pervers et cruel. Mais il y a tout de même une différence entre déplacer, en temps de crise du logement, un être humain d'un grand appartement vers un petit, et l'arracher de son foyer, de quelques dimensions que ce soit, pour le mettre dans un train en direction d'Auschwitz !

BAUER *toujours au niveau de la « gare »* :

Mais une fois expulsé, le voilà d'office dans ce train ! On veut toujours nous faire croire qu'Auschwitz commence par les chambres à gaz. Mais en réalité, elle ne représentent que la fin ... Vous allez encore me dire qu'un homme comme moi ne devrait pas tant prêcher la morale, mais pour moi Auschwitz commence par la femme allemande qui croise ces enfants intimidés avec leur grande étoile jaune sur le petit manteau et continue son chemin ! Je dis bien : la femme allemande ! Elle, alors si sensible !

imite la chanteuse Zarah Leander

« Derr Winnnd hat mirr ein Lied errzählt ... » (« Le vent m'a raconté une chanson »)
aimable

Qu'en était-il d'ailleurs de votre épouse à vous, monsieur Speer ? Elle aussi a vu cela. Tout le monde a vu cela. Mais le soir, elle est assise chez son Führer, en compagnie des épouses des autres huiles du régime, et, les yeux brillants, elle écoute LA VEUVE JOYEUSE : ça, c'est déjà Auschwitz !

SPEER : Je vous interdis de parler de ma femme !

Un temps, au cours de laquelle Bauer, visiblement contrit, se rend de la « gare » jusqu'au coin avec le matériel de construction.

BAUER *de là-bas* :

Je suis désolé ... Sincèrement, monsieur Speer ... C'est ce maudit thème !

SPEER : C'est tout à votre honneur ... Monsieur Bauer, soyons concrets : le premier train de Berlin à Auschwitz a roulé le 11 Juillet 1942. C'était quatre ans plus tard, alors que j'étais ministre de l'armement depuis longtemps. Et savez-vous lequel de mes anciens collaborateurs avait à gérer les logements juifs à ce moment-là ? Professeur Hettlage, celui-là même que je viens d'évoquer au sujet de la soi-disant passion de Hitler. Après la guerre, il est devenu secrétaire d'état au ministère des finances de Konrad Adenauer, et s'est vu décerner la croix du mérite de la République Fédérale Allemande. Etant donné qu'il vit encore, je vous conseille d'aller l'interroger à ce sujet.

BAUER : C'est vrai ?

SPEER : Quoi donc ?

BAUER : Cette histoire de croix du mérite.

SPEER : Mais ce n'était pas le seul !

Tandis que je croupissais en prison pour eux, la plupart de mes collaborateurs ont mené les carrières les plus brillantes !

comme Bauer s'esclaffe

J'espère pour vous que cela vous reste épargné !

BAUER : C'est la parabole qui me fait rire ...

debout auprès de l'échafaudage, il met ses bras en croix

Jésus Speer, crucifié à la croix de Spandau à cause des pêchés des nazis allemands !

SPEER : Une comparaison moins déplacée qu'elle en a l'air.

BAUER *se couvrant successivement les oreilles, les yeux et le nez* :

Surtout lui, qui n'a jamais rien entendu, vu ou senti. Même pas quand ses adjudants le faisaient passer au bord des fosses.

Un temps

SPEER : Monsieur Bauer, je n'ai pas été antisémite.

BAUER : Un grand classique.

SPEER : S'il en était autrement, je l'aurais dit : après tout, je ne me suis pas épargné dans mes livres ... Naturellement, je n'étais pas non plus philosémite, comme le veut aujourd'hui la mode chez les jeunes académiciens. Mais je n'ai jamais été un ennemi des Juifs ... rendez-vous compte : ma bonne d'enfants était juive ! Est-ce que mes parents auraient confié leurs enfants à une Juive s'ils avaient été antisémites ? ... Puis le lycée, l'université : cela grouillait littéralement de Juifs ! J'en ai même eu quelques-uns pour amis !

BAUER *d'un ton plus dur que jusqu'à présent* :

Qu'est-ce qu'ils sont devenus ?

SPEER *sur le même ton* :

Je ne tenais pas de registre !

après un silence, très las

Je ne veux pas plaider l'innocence, ici. Je le répète dans chacune de mes interviews : c'est justement parce que j'ai échoué à l'époque que je me sens encore aujourd'hui personnellement responsable pour Auschwitz ... J'avais une idée de ce qui se passait, oui. Et si je l'avais voulu, j'aurais pu le savoir. Mais je ne l'ai pas su.

BAUER *aimable* :

Moi, je le savais. Et je n'avais que quinze ans à la fin de la guerre. Mon père était sur le front de l'Est. Ceux qui servaient là-bas étaient tous au courant.

SPEER : Moi, je n'ai pas servi là-bas !

BAUER *ironique* :

Non, bien sûr.

SPEER : Evidemment, cela ne me excuse pas. On peut se rendre coupable en détournant le regard.

BAUER : La meilleure définition du détournement de regard ne serait-elle pas de dire qu'il y avait quelque chose qu'on avait intérêt à ne pas regarder ? Si l'on tenait à son poste de ministre, par exemple ? ... On peut d'ailleurs également ne pas vouloir entendre. Comme à Posen en 1943, lors du discours de Himmler.

SPEER : Pour la millième fois : je n'ai entendu parler de ce discours qu'à la fin de la guerre !

J'avais certes assisté à cette conférence, à Posen, mais lorsque Himmler a pris la parole, j'étais déjà sur le chemin du retour.

BAUER : Comme vous le savez, l'enregistrement audio a été conservé. Himmler informe d'abord, de la manière la plus officielle qui soit, les gauleiter allemands de l'éradication des Juifs, et du prix moral qu'a coûté la décision d'assassiner également leurs enfants - de peur que qu'ils ne se vengent un jour sur les Allemands. Puis il s'adresse directement à vous, vous interpelle nominativement :

prenant le ton de Himmler

« Bien sûr, tout cela n'a rien à voir avec le camarade Speer, vous n'y pouvez rien ... »

SPEER : Himmler était très myope, c'est bien connu. De la tribune, il ne pouvait reconnaître si j'étais encore dans l'assistance ou non.

BAUER *patient* :

Monsieur Speer.

SPEER : Deux témoins l'ont certifié sur l'honneur !

BAUER : Des services d'amis. Nous l'avons vérifié².

De l'extérieur, les aboiements d'une meute de chiens, se rapprochant et s'éloignant.

Une fois le silence revenu, Speer, l'air brisé, se dirige vers « l'arc de triomphe » et s'assied dessus.

SPEER *bas* :

Ça va continuer comme cela jusqu'à la fin de ma vie, n'est-ce pas ? ... Les Juifs, les Juifs ... Vous ne me posez jamais de questions à propos des autres ... Vous l'avez dit vous-même : cette guerre a fait cinquante-cinq millions de victimes. Parmi les travailleurs forcés étrangers, quatorze millions étaient directement sous les ordres de mon ministère ... Mais ce sont toujours les six millions de Juifs à propos desquels vous m'interrogez. Parfois je me demande si ce n'est pas, là aussi, une forme de racisme ? ... Je ne suis pas quelqu'un de politique, monsieur Bauer. Je ne l'ai jamais été. Je l'ai encore répété à Adolf Hitler, peu avant la fin de la guerre : « Le devoir que j'ai à accomplir est apolitique », lui ai-je écrit. « Je me suis senti bien dans ce que j'avais à faire aussi longtemps que ma personne et mon travail n'étaient jugés que selon des critères professionnels. »

BAUER : Un historien pourrait dire que vous saviez déjà, à ce moment-là, que la guerre ne

pouvait plus être gagnée, et que vous vouliez vous procurer un alibi moral ... Et en ce qui concerne votre sauvetage in extremis des installations industrielles allemandes, que vous décrivez avec tant de fierté ...installations que Hitler avait ordonné de détruire, pour ne rien en laisser aux vainqueurs ... cet historien pourrait dire que ce n'était pas au nom du peuple allemand, mais pour séduire les alliés qui approchaient que vous agi ainsi. Vous espériez vous faire attribuer un poste haut-placé - les usines que vous aviez sauvegardées servant en quelque sorte de dot ... Et pourquoi pas ? Après tout, votre protégé Wernher von Braun avait bien négocié son virage. Même certains tortionnaires de la Gestapo ont réussi à se recaser : quand on veut, on peut.

SPEER : Mais c'est de la démagogie !

BAUER : Ce sont des faits.

On entend plusieurs coups de feu du dehors

SPEER : C'était quoi, ça ?

BAUER : Des coups de feu.

SPEER : Bien sûr ! Mais sur qui ?

BAUER : Si les noms vous intéressent : le rapport sera sur mon bureau demain matin à huit heures.

Un temps

SPEER *presque compatissant* :

Monsieur Bauer, je vais vous dire quelque chose. Même si vous n'allez probablement pas le comprendre ... Vous êtes dans la politique, moi je suis manager. Nos éthiques professionnelles diffèrent donc totalement ... L'éthique du politicien est une éthique de conviction. La question qu'il se pose, c'est : qu'est-ce qui est nécessaire ? ... Mais l'éthique du manager est une éthique de résultat. Sa question à lui, c'est : qu'est-ce qui est faisable ? ... Et tout ce qui est faisable est fait ... Savoir si ce qui est faisable correspond à ce qui est nécessaire, c'est à d'autres d'en décider ... Et c'est pour cela qu'il est si dangereux que quelqu'un comme moi se retrouve entre les mains d'une mauvaise politique : parce qu'il fait alors l'impasse sur certaines questions !

il se lève mais reste près du tabouret

Si j'étais venu au monde vingt ans plus tard, je serais aujourd'hui un homme hautement considéré : PDG de Daimler-Benz, peut-être, directeur du conseil de BASF,

² Gitta Sereny, Albert Speer, Munich 1995, page 465

ou porte-parole de la Deutsche Bank ... Car il y aura toujours une demande pour quelqu'un d'aussi talentueux que moi.

BAUER : Le gouvernement de la République Démocratique Allemande aurait besoin de quelqu'un comme vous !

SPEER *pensant toujours à sa défense* :

... Je n'étais pas un Himmler, pas un Goebbels, pas un Goering. Je n'ai pas eu besoin des nazis pour ma carrière. C'est eux qui avaient besoin de moi ! Et seulement dans un sens technique !

A Heidelberg, j'ai récemment eu l'occasion de discuter avec une jeune chauffeuse de taxi. Tout d'abord, et comme à l'accoutumé, elle voulait me faire subir un interrogatoire serré. Mais cette fois-ci, je me suis défendu ...

parlant au tabouret, comme si la chauffeuse s'y trouvait

« Lorsqu'un passager monte dans votre véhicule, ai-je dit à la jeune femme, qu'est-ce qu'il fait ? »

Elle répond : « Il s'installe et me donne l'adresse à laquelle je dois le conduire. »

« Et alors ? »

« Quoi, alors ? »

« Lui demandez-vous ce qu'il a l'intention d'y faire ? »

« Ce ne sont pas mes oignons, non ? »

« Et s'il avait l'intention de cambrioler ? Ou de violer une femme, peut-être ? Ou bien de commettre un meurtre ? Vous en seriez coupable, vous aussi, non ? »

Elle rigole : « Moi ? Pourquoi moi ? »

« Parce que vous ne l'avez pas interrogé sur ses projets ! »

« Mais ce n'est pas mon boulot. Tout ce que j'avais à faire, c'est de conduire ce monsieur du point A au point B ! »

« Vous voyez, dis-je, et dans mon cas, c'est exactement pareil ! »

montrant la maquette

Ma première mission était de concevoir la capitale du Reich, et je m'en suis acquitté à cent pour-cent ...

Ma deuxième mission était de réorganiser la machinerie de guerre de mon pays de telle façon qu'une victoire de l'armée allemande soit de nouveau rendue possible. Et cette mission, j'ai essayé de la mener à bien aussi longtemps et avec autant de force que j'ai pu.

J'ai livré ses armes à Adolf Hitler, c'est exact. Ce qu'il en a fait ... Qu'il s'en serve pour menacer, tirer, bombarder, ou bien qu'il les laisse pourrir dans un coin, ce n'est pas de mon ressort ... Ce n'est pas *moi* qui ai commencé cette guerre, monsieur Bauer. Lorsqu'elle a commencé, j'étais dans cette salle, en train de réfléchir sur cette maquette. Je ne pense pas qu'on puisse me reprocher d'avoir, en tant qu'Allemand, souhaité la victoire de l'armée allemande. Et bien évidemment, en tant que ministre de l'armement je n'allais pas souhaiter autre chose !

BAUER : Mais dans ce cas-là, on peut dire que vous vous êtes royalement planté !

SPEER *encore un peu absent* :

Je vous demande pardon ?

BAUER : Si votre but, en tant que ministre de l'armement et des munitions, était bien la victoire de l'armée allemande, vous avez vraiment gaffé de façon incroyable !

SPEER : Je ne suis pas certain de pouvoir vous suivre ...

BAUER : L'énergie atomique. Vous avez manqué le train de l'énergie atomique, monsieur Speer ! Werner Heisenberg, Otto Hahn ... la crème de la crème de la physique nucléaire expérimentait juste sous votre nez. Et vous ne vous en êtes même pas rendu compte ! Si vous aviez équipé l'armée allemande avec la bombe atomique, vous auriez facilement gagné la guerre.

SPEER *avec une indignation croissante* :

Mais ce n'était pas ma faute ! C'était celle de Hitler ! Depuis Albert Einstein, tout ce qui avait trait à l'énergie atomique était pour lui de la « physique juive » et donc indigne d'attirer l'attention du Führer de l'Allemagne. Dans cette affaire, il était totalement intraitable. Le moindre pseudo-scientifique qui lui écrivait pour réfuter la théorie de la relativité recevait une lettre de remerciements personnelle !

... Combien de fois n'avions-nous pas parlé d'armes nouvelles, y compris tout au début, dans cette salle. A l'époque, il était encore question de fusées à longue portée. J'ai essayé à plusieurs reprises de l'enthousiasmer pour Wernher von Braun, qui venait de commencer ses expériences à la nouvelle base de Peenemünde. Résultat ? Il m'a *interdit* de continuer la construction de cette base ! Mais je l'ai tout de même fait, en secret. Et j'en suis encore fier aujourd'hui. Ce n'est que grâce à ma clairvoyance - je n'étais encore que son architecte ! - qu'à la fin de la guerre, il a au moins pu envoyer ces cinq mille minables fusées V2 en direction de l'Angleterre. Mais là, bien sûr, c'était *son* arme miraculeuse !

... Non, de ce point de vue-là, *moi*, je n'ai rien à me reprocher. C'était Hitler qui a tout manqué ! La bombe atomique, la fusée atomique, le sous-marin nucléaire - tout cela nous l'aurions eu, s'il avait réagi à temps ! *Moi*, je savais dès le début que la possession de l'arme atomique serait synonyme de victoire. Et je peux même vous le prouver : à peine nommé ministre de l'armement, j'ai rencontré Hahn et Heisenberg, et je les ai interrogé à propos de la bombe. Ils se plaignaient du manque de fonds, de collaborateurs scientifiques, tous engagés au front. Rendez-vous compte : nos physiciens, l'espoir de notre pays, servaient au front ! ... Le jour même, j'ai ordonné de les libérer. Et j'ai fait parvenir une telle somme à Heisenberg qu'il m'en a renvoyé une partie. Au bout de quelques mois, cependant, il m'a fait savoir qu'il était trop tard. Son équipe aurait eu besoin de quatre ans pour fabriquer une bombe atomique prête à l'usage. Et je savais que la guerre serait perdue jusque là.

A l'expression du visage de Bauer, il réalise être tombé dans un piège monumental

... Mon Dieu, quel idiot je suis !

Je vois déjà les gros titres :

ALBERT SPEER VOULAIT MENER LA DEUXIEME GUERRE MONDIALE
AVEC DES ARMES ATOMIQUES.

BAUER : Si déjà, j'en aurais un meilleur :

L'ANTISEMITISME D'ADOLF HITLER A SAUVE LE MONDE DE LA
CATASTROPHE NUCLEAIRE.

SPEER : Quoi qu'il en soit, fin du cours d'histoire.

BAUER : Mais monsieur Speer, vous ne m'avez pas fait d'aveu. Ce que vous venez de me raconter se retrouve presque mot à mot dans vos livres. Dans ce cas-ci comme dans les autres, vous vouliez conduire votre patron du point A au point B. Qu'est-ce qu'il y aurait de honteux là-dedans ?

comme Speer s'est entre-temps mis à ranger la maquette improvisée de GERMANIA

Mais qu'est-ce que vous faites ?

SPEER : J'efface les traces. Sinon, vos classes d'histoire risquent de venir ici dès demain.

BAUER : Monsieur Speer ...

inconsciemment, il a commencé à participer au rangement

SPEER : Et veuillez avoir l'amabilité de me conduire à mon hôtel. Je n'aimerais pas me retrouver dans la ligne de mire de vos gardes du Mur.

BAUER : Si vous saviez comme je suis désolé.

SPEER : Laissez tomber. Cette désolation-là, j'en ai l'habitude.

BAUER : Vous avez l'obligeance de venir ici, de me sacrifier un peu de votre temps, et moi, je vous remercie en vous attaquant bassement !

SPEER : Si les rôles avaient été inversés, j'aurais sans doute fait pareil.

BAUER : Dire que nous n'avons même pas parlé la véritable raison de votre présence ...

SPEER *s'interrompt* :

La « véritable raison » ?

BAUER : J'ai essayé plusieurs fois d'en venir au fait. Ce qui ne veut bien entendu pas dire que je n'ai pas apprécié ce cours d'histoire, comme vous l'appeliez. Je ne pense pas pouvoir revivre un moment plus intense, plus fort, plus passionnant dans ce domaine là. Et je tiens à vous en remercier de tout cœur ! ... Mais n'avez-vous pas trouvé surprenant qu'Erich Honecker ait porté tant d'intérêt à la tenue de cette discussion entre quatre yeux ?

SPEER : Que voulez-vous dire ?

BAUER : Que tout ce qui concerne et entoure votre venue dans notre pays : notre invitation à cette conférence, la réception qui a suivi et à laquelle toutes les sommités politiques étaient présentes, notre visite commune à ce lieu historique - que tout cela n'était pas le fruit du hasard. Il y avait un plan.

SPEER : Un plan ?

BAUER *est allé vers la table, soulève la bouteille de champagne* :

Et si on la vidait d'abord ?

SPEER : Non merci.

BAUER *prend la boîte à cigares* :

Un cigare ?

impatient, Speer fait un geste de refus

Moi par contre, je vais m'en octroyer une ...

allume un cigare, tire dessus avec délice

Viva Fidel ! ... Vraiment pas ?

SPEER *impatient* :

Quel plan ?

BAUER : Oui, quel plan ... Je vais malheureusement être forcé à un long préambule ... Vous connaissez l'état de nos finances. « Dans le rouge », c'était poli de votre part. Mais ce que vous vouliez dire c'était « à sec », n'est-ce pas ? Mais même cela serait encore en dessous de la vérité. Nous sommes plus qu'à sec, en réalité, nous sommes ruinés. Et pas le moindre espoir à l'horizon. Qui pourrait bien nous aider ? L'Union Soviétique ?

Elle ne va guère mieux. La Pologne, la Hongrie, la Roumanie, la Tchécoslovaquie ? Nos partenaires commerciaux à l'Ouest ? Avez-vous une idée du montant de nos dettes là-bas ?

SPEER : Quinze milliards ?

BAUER : Ça, c'était il y a deux ans, au bon vieux temps, en quelque sorte. Entre-temps, nous en sommes à 23,5 milliards de marks valables ! Et notre déficit commercial envers l'Union Soviétique est à hauteur de 2,5 milliards de roubles-transfert !

SPEER : Vous étiez à court de bouliers ?

BAUER : Entre autres, sans doute. Mais le vrai déclencheur, c'était notre prolétariat tant encensé. Ayant eu connaissance, grâce à votre télévision, du niveau de vie de ses collègues de l'Ouest, il a de plus en plus perdu patience avec son gouvernement. Vous souvenez-vous de ce qu'on a appelé la « crise du café », en été 77 ? Pour calmer la situation, Honecker a lancé un gigantesque programme de politique sociale, qui a dévoré 44 milliards de marks de subventions en une seule année. S'il n'y avait pas eu les suites de la crise mondiale de l'énergie, cela aurait peut-être pu marcher, mais à cause d'elles et pour protéger ses marchés, l'Ouest a fermé ses frontières aux produits de l'Est, tandis que nous, nous dépendions toujours des exportations de l'Ouest ...

SPEER *l'interrompt avec impatience* :

Monsieur Bauer, tout cela a l'air fascinant. Mais avant de vous laisser continuer, j'aimerais vous enlever certaines de vos illusions potentielles. Il est vrai que j'ai toujours une certaine influence de l'autre côté. Mais si vous croyez qu'il m'est possible d'aller à la Deutsche Bank juste comme ça, pour demander, par exemple à mon vieux compagnon d'armes Herrmann Josef Abs, quelques milliards supplémentaires pour vous ...

BAUER : Pourriez-vous d'abord me laisser finir ?

SPEER : Je voulais juste que cela soit clair.

BAUER : ... Ainsi, il y a environ six semaines, nous avions encore une de nos quasi-sempiternelles réunions de crise. Nous - c'est à dire, dans ce cas précis, une douzaine d'experts représentant tous les domaines importants, et dont chacun n'avait que de mauvaises nouvelles à communiquer. Suite à quoi, il y a eu un long silence. « Au fond, ce qu'il faudrait faire, c'est fermer le pays » a finalement dit Honecker avec son célèbre humour noir.

« Et vendre les travailleurs à l'entreprise la plus offrante » a déclaré Mielke.

Un optimiste a dit : « Allez, un pays, ça ne sombre pas si vite. Pensez à Hitler après Stalingrad. Nous, dans nos cellules, on entendait déjà les carillons de la paix. Mais il a quand même réussi à tenir trois ans de plus ! »

« Hitler avait un Speer » a dit Honecker.

Et moi de répliquer : « Nous aussi, nous pourrions l'avoir ! »

Tous m'ont regardé. Et puis ils ont éclaté de rire. Ils avaient pris cela pour une plaisanterie.

Mais, quelques minutes plus tard, c'est Honecker lui-même qui est revenu à ce sujet.

Comme il n'ignorait pas mon intérêt pour une personnalité telle que la vôtre, il a commencé à m'interroger en détail : où vous vous viviez, ce que vous faisiez actuellement, ce que cela vous rapportait ...

Naturellement, la plupart d'entre nous ont continué à trouver la chose absurde. Mais les autres ont été de plus en plus pris par l'idée : Albert Speer, le génie de l'organisation du Troisième Reich, dans le rôle du redresseur de la RDA ? Osé, oui. Mais impossible ?

Si nous pouvions vous faire venir ici sous un prétexte quelconque ... Faire librement votre connaissance au cours d'une réception notre requête pourrait être discutée tranquillement ?

SPEER rit :

Mon cher Bauer, vous essayez vraiment de vous payer ma tête !

BAUER tire sur son cigare :

En ai-je l'air ?

SPEER riant :

Franchement - oui. Ça ne *peut être* qu'une blague.

BAUER : Vous m'avez dit vous-même qu'on vous faisait encore des tas d'offres. Rappelez-vous du cheikh !

SPEER : Ce sont des Arabes !

BAUER : Voulez-vous dire que seuls les antisémites vous sollicitent ?

SPEER : Mais bien sûr que non ! ... Monsieur Bauer, le gouvernement que j'ai servi a tenté d'éliminer tous les « bolcheviques » comme vous. Vous n'allez pas me faire croire que tous ces messieurs - dont nous avons déjà relevé qu'ils auraient toutes les raisons de me haïr - tiennent à faire redresser leur situation par nul autre que Speer lui-même ?

BAUER : Si ces messieurs vous haïssaient vraiment, est-ce qu'ils seraient venus à une réception donnée en votre honneur ?

SPEER : C'est de la curiosité.

BAUER : C'est de l'espoir ! ... Connaissez-vous le proverbe « un curé affamé mange même des mouches » ?

SPEER *rit* :

Des mouches ! ... J'étais le successeur d'Adolf Hitler ! S'il ne l'a pas écrit dans son testament politique, c'est seulement parce qu'à la toute dernière minute, je me suis rendu une nouvelle fois auprès de lui dans le bunker, et que je l'ai quasiment supplié à genoux de ne pas me mentionner.

BAUER : Nous le savons, qu'est-ce que vous croyez.

Sa passion pour l'histoire le reprend pensant un instant :

Pauvre Dönitz ! C'est finalement lui qui a dû tout prendre sur soi, non ?
se souvient de sa mission

Monsieur Speer, nous sommes en l'an 1980. Vous aviez été condamné à Nuremberg en conformité avec la législation en vigueur, et vous avez purgé votre peine en faisant montre d'une conduite irréprochable. Je vous en prie, oubliez la façon quelque peu brutale dont je vous ai questionné tout à l'heure. C'est une sorte de déformation professionnelle, vous savez : quand mes collègues sont bloqués dans un interrogatoire, ils viennent toujours s'adresser à moi ... Ceci dit, en tant qu'amateur et connaisseur d'histoire, justement, je pense que vous sous-estimez la reconnaissance dont vous bénéficiez depuis votre libération de Spandau. Vos livres, vos apparitions télé, vos centaines d'interviews, tout cela vous a rendu éminemment populaire. Et pas seulement à l'Ouest : cette bonne mademoiselle Hellriegl n'est pas la seule parmi les nôtres à avoir un faible pour vous.

Et puis, vous devriez penser à votre propre expérience. Car nous ne sommes vraiment pas les seuls à être en admiration devant votre efficacité. Vous avez vous-même cité le général Anderson, qui a déclaré, après la guerre : « Si j'avais pu connaître les succès de Speer par avance, j'aurais envoyé la huitième armée de l'air américaine toute entière pour l'expédier sous terre ! »

SPEER *rendu heureux par ce souvenir* :

Le compliment le plus étrange et le plus flatteur de toute ma carrière.

BAUER : Et puis, les conjurés du 20 Juillet ! Qui est-ce qui figurait sur leur liste de vœux pour le poste du ministre de l'armement ? Albert Speer ! Je vous le demande : si une personne aussi respectée et aussi intègre que le comte Stauffenberg a pu croire pouvoir

se permettre un Speer dans son nouveau gouvernement, pourquoi pas Erich Honecker ?

Un temps

SPEER : Si c'est ainsi, qu'il vienne me le dire lui-même !

BAUER : Monsieur Speer, il est évident que je ne mène pas cette négociation pour mon propre compte. Notre Premier Secrétaire a formellement souhaité que je vous soumette ici et maintenant une proposition concrète concernant une activité de conseiller.

Un temps

SPEER *ne sachant que croire et recourant au sarcasme* :

Secrète, bien entendu.

Comme Bauer semble ne pas comprendre

Vous me parlez bien d'une activité secrète ?

BAUER : Qu'est-ce qu'il y aurait à cacher ?

SPEER : Le nom de Speer, par exemple.

BAUER : A vous d'en décider. Notre proposition est tout à fait officielle.

SPEER *rit* :

Vous ne pourriez jamais faire ça !

BAUER : Au contraire ! Dès que le monde saura qu'Albert Speer prend l'organisation de notre économie en main, celle-ci connaîtra à nouveau l'embellie. Des crédits qu'on nous refuse à l'heure qu'il est nous seront versés sur le champ. Nous en sommes fermement convaincus.

SPEER : Vous sous-estimez le scandale.

BAUER : Nous avons l'habitude des scandales.

Un temps

SPEER *déjà moins dubitatif* :

C'est une idée grotesque.

BAUER : Je suis d'accord. Mais c'est aussi notre tout dernier espoir.

Un temps

SPEER : Je ne suis plus le jeune homme de jadis !

BAUER *ironique* :

Ça n'a pas que des désavantages.

Un temps

SPEER : De plus, j'ai été ministre de l'armement et des munitions et pas de l'économie et des finances !

BAUER : Pour nous, vous êtes avant tout un faiseur dur de dur. Et quelqu'un de ce genre peut changer de camp autant qu'il veut : il sera toujours aussi efficace. Une opinion que vous avez d'ailleurs défendue vous-même, il y a quelques minutes.

Un temps

SPEER : Vingt ans de Spandau, ce sont aussi vingt ans d'expérience pratique en moins.

BAUER : Mais monsieur Speer, je connais vos livres ! Pas seulement moi, d'ailleurs : tous les cadres du SED ont fait leurs devoirs de rattrapage. Et il y a un point sur lequel nous sommes tous du même avis : s'il y a une personne qui sache de quoi le monde est fait, c'est bien vous ! Qui serait capable d'expliquer le passé aux jeunes comme vous le faites ? ... Et par ailleurs ... je ne veux pas trop m'avancer ... mais il me semble que vos livres expriment un besoin profond de ... réparation. Un besoin de réparer ce qui a été cassé à l'époque. Le besoin de pouvoir vous montrer une dernière fois tel qu'en vous-même : vous, l'humaniste revenu de Spandau.

Un temps

SPEER : En d'autres termes : le gouvernement de la République Démocratique Allemande donne au criminel Albert Speer une chance unique de se racheter ?

BAUER : C'est un peu dur comme formulation, mais ce n'est pas tout à fait faux. De fait, si notre projet aboutit, vous ne serez plus perçu de la même façon. Les gens ont besoin de héros ! De l'autre sorte, ils en ont assez.

SPEER : Surtout dans un Etat qui pratique la surveillance totale.

BAUER : Le socialisme a ses défauts. Qui pourrait ou voudrait le nier ? Mais du point de vue de votre « éthique de conviction », il n'y que peu de reproches à lui faire. L'égalité universelle : y a-t'il un idéal est plus élevé ? Vous seriez assis dans le bon véhicule, pour une fois, et pour une fois vous transporteriez le bon client ...

Monsieur Speer : pourquoi ne mettriez-vous pas, pour une fois, votre génie au service d'une *bonne* cause, en nous conduisant, nous, du point A au point B ?

Un temps. Du dehors, on entend de nouveaux coups de feu.

BAUER *soupirant* :

Ça va encore être une de ces nuits ...

Un temps

SPEER : Prenons le côté pratique. Comment allez-vous résoudre la question du lieu de vie ?

BAUER : Nous allons tout simplement suivre vos désirs. Bien sûr, nous préférerions vous voir habiter ici en permanence. Mais ce serait peut-être un peu trop présomptueux. Et puis après tout, la réflexion ne connaît pas d'adresse. En tout cas, la RDA met à votre disposition permanente un bureau ...

SPEER *désignant la salle d'un geste ironique* :

A nouveau ici, tant que nous y sommes ...

BAUER : ... et un logement confortable. Et il va de soi que l'emploi sera rémunéré en conséquence. Nous pensions à une somme équivalente aux revenus d'un PDG d'une grande entreprise ouest-allemande. Si, du moins, cela vous convient ?

SPEER : Ça me paraît adéquat ...

après un temps

Bon, d'accord. Mon champ d'action. S'il faut que je redresse votre économie ...

il rit

Vous voyez, cela me fait rire !

BAUER : L'effet de distanciation, comme aurait dit notre Brecht. Tout cela vous paraît encore un peu trop irréel. Après tout, nous aussi, nous en avons d'abord ri.

SPEER : Bon. Pour pouvoir remettre votre pays ... Je veux dire, votre économie, à flots ...

BAUER : Ce qui revient grosso modo au même ...

SPEER : ... il faudrait se faire attribuer un certain nombre de pouvoirs.

BAUER : C'est clair.

SPEER : S'entourer de collaborateurs choisis personnellement, et, s'il le faut, les faire venir de l'Ouest. Les meilleurs dans leurs catégories, jeunes de préférence, capables de scénariser. Sans que le Parti n'y joue de rôle ...

comme Bauer ne proteste pas

Ce qu'il nous faut, ce sont des visionnaires ! Des pragmatiques et des productivistes, vous comprenez ?

BAUER : On ne dit pas au chirurgien quel scalpel il doit utiliser.

SPEER : Le scalpel. Voilà qui peut tout faire échouer dès le départ.

BAUER : Je ne vous suis pas, là.

SPEER : Combien de chômeurs comptez-vous actuellement ?

BAUER : Aucun, bien sûr.

SPEER *rit* :

C'est ce que je craignais !

BAUER : La garantie de l'emploi est une composante du système socialiste.

SPEER : Et c'est par là qu'il faudrait commencer.

BAUER : Avec des licenciements ?

SPEER : La meilleure façon de doper les cours. Liquidier des emplois, c'est donner de l'espoir aux marchés et euphoriser la bourse.

BAUER : Nous n'avons pas de bourse.

SPEER : Pas encore.

BAUER *tire sur sa cigarette* :

Je vous écoute.

SPEER *marchant de long en large* :

La condition de base de toute accélération de production est une organisation souple.

Ce qu'il célèbrent aujourd'hui comme la toute nouvelle formule magique de l'économie, c'était déjà mon credo il y a quarante ans. C'était exactement cela, ma recette : doubler la production sans altérer les installations et les coûts.

BAUER : Vous disposiez de millions de travailleurs forcés non-rémunérés.

SPEER : Triste, certes, mais cela ne change rien au principe. Seule la motivation était différente : la vie de ces, pour ainsi dire, « esclaves » dépendait de leur rendement, car derrière eux se tenaient les SS. De nos jours, Dieu merci, on ne motive plus l'employé de cette façon-là : quoi qu'il arrive, sa vie ne dépendra pas de son efficacité.

il s'arrête

... Mais comment le motiver, dans ce cas-là ?

Tout simplement en transformant la possession d'un emploi en privilège.

... Et comment s'y prend-on ?

En entretenant un nombre suffisant de personnes qui attendent de lui voler sa place.

se remet à marcher de long en large

Comment un employé pourrait-il se sentir poussé à faire du zèle, s'il ne sent pas l'haleine d'un meilleur que lui dans sa nuque ? Aussi cynique que cela puisse paraître : un certain pourcentage de chômeurs est la condition sine qua non d'une économie florissante. C'est seulement quand il y a trop de chômeurs que l'employeur est mis à mal : parce qu'alors la gauche reçoit de l'eau à son moulin !

BAUER : Bien entendu, je suis tout sauf un expert. Mais j'y vois quand même un problème : un socialisme avec des chômeurs, ce serait un peu paradoxal, non ?

SPEER : Vous avez une vision trop dramatique des choses. Une fois que l'employé reconnaît que ce système augmente ses revenus, il est prêt à un grand nombre de compromis. Je vais vous le dire : il est avéré que la condition du démuné s'améliore lorsqu'il fait gagner au riche autant qu'il peut.

BAUER : Mais si la Révolution du Proletariat a eu lieu, c'était pour libérer une fois pour toutes

les travailleurs de la tyrannie des propriétaires des moyens de production.

SPEER *s'arrête devant lui* :

Et alors, elle a servi quelque chose ?

BAUER : Elle surtout servi à vous, ceux de l'Ouest, je dirais. Tout ce qu'il y a d'humain dans vos législations, n'est-ce pas dû en fin de compte à la peur du « péril rouge » ? Le jour où nous, les communistes, cesserions d'exister, vous vous remettriez à sucer le sang de vos travailleurs.

SPEER : Si vous continuez à laisser lambiner vos travailleurs comme vous le faites, vous ne ferez plus long feu, de toute façon.

Un temps

BAUER : Je pense que nous devrions d'abord nous limiter aux aspects fondamentaux.

SPEER : Qui seraient ?

BAUER : Que nous représentons ici une idéologie marxiste. En d'autres termes : vous pouvez

changer tout ce que vous voulez ici, du moment que notre credo n'est pas remis en cause. Le droit au travail, au logement, à la nourriture et à l'éducation est le fondement moral de tout pays socialiste.

Un temps

SPEER : Voilà qui met fin à toute l'entreprise, je crois. Comment voulez-vous obtenir une augmentation du PNB sur de telles bases ? Le boulot, le toit et la bouffe sont garantis, et l'éducation des enfants et d'autant plus poussée que le statut des parents est bas. Pourquoi diable quelqu'un voudrait-il encore se donner de la peine dans ces conditions-là ?

BAUER : A chaque problème sa solution. Vous l'avez dit vous-même.

SPEER : Je ne suis pas magicien.

BAUER : Vous êtes Speer ... !

SPEER : ... Monsieur Bauer, l'économie est aujourd'hui plus diversifiée que jamais. Si nous ne pensons pas en termes de globalité, de synthèse, nous ne nous en sortirons jamais !

BAUER : Merci.

SPEER : De quoi ?

BAUER : D'avoir dit *nous*.

SPEER : C'était purement rhétorique.

après un temps

Ce que vous me demandez, c'est la quadrature du cercle !

BAUER : S'il s'était agi d'autre chose, nous n'aurions pas eu besoin de vous. Si c'est pour faire prospérer une entreprise, n'importe quel idiot saurait s'y prendre : il lui suffit de placer les intérêts des actionnaires au-dessus de ceux des employés. Ce que nous espérons de vous, c'est la preuve que le socialisme puisse coexister avec une économie florissante. Je le répète, je ne suis pas un expert en ce domaine. Mais à mon humble avis, résoudre ce problème signifie aussi sauver le monde. Et une tâche comme celle-là, n'est-elle pas tentante pour un Albert Speer ?

Un temps

SPEER *d'un ton qui trahit à quel point cette nouvelle carrière le tente effectivement déjà* :
Bon. Laissons cela de côté, pour l'instant.

BAUER : C'est fait.

SPEER : Le côté humain. Si vous voulez que je travaille pour vous, voilà le facteur décisif :
vu

mon expérience, vous ne croyez tout de même pas que je vais m'associer de nouveau à un gouvernement qui fait tirer sur des gens sans défense ?

BAUER : Nous n'y avons pas cru une seconde. Et en conséquence, nous espérons très fort que vous saurez également résoudre ce problème-là.

SPEER : Il n'y a pas à chercher loin !

BAUER : A bas le Mur ?

SPEER : Quoi d'autre ? Vous me voyez dans le rôle du geôlier ?

BAUER : A une certaine époque, nous existions sans ce Mur. Vous savez pour quelles raisons nous avons dû l'ériger.

SPEER : Et vous savez quels désagréments il vous a apporté.

BAUER : Au moins, les jeunes gens que nous avons éduqués à coups de subventions gigantesques ne nous faussent plus compagnie. Parfois nous en expulsions, comme ce chanteur. Mais plus aucun ne nous fausse compagnie. C'est de Realpolitik que nous parlons, monsieur Speer ! Et on sait que c'est la politique qu'on applique toujours contre son gré ... A bas le Mur ! Facile à dire. Mais qu'arrivera-t'il le jour où nous nous déciderions à le détruire pour de bon ? Je vais vous le dire : au premier coup de marteau-piqueur, nos amis soviétiques seront là en char. Et il ne faudra pas plus d'un jour pour que le pays se retrouve sous un contrôle bien plus total encore. L'équipe gouvernementale en place serait remplacée par une autre, à tous les coups plus brutale que celle qui est en train de vous soumettre cette offre. Qui d'ailleurs, s'annulerait d'elle-même : comment Erich Honecker pourrait-il vous engager comme conseiller, s'il n'est plus le boss ?

tire sur sa cigarette

Croyez-moi, monsieur Speer. Malgré tout ce que vous avez pu lire ou entendre à l'Ouest : les gens qui détiennent actuellement le pouvoir dans ce pays - et je ne fais pas exception de ma personne - constituent la meilleure solution possible du point de vue des droits de l'homme. Car, au fond, Honecker est un homme de bien. Un communiste authentique. Que croyez-vous qui se passe ici lorsqu'il y a encore un de ces idiots qui a marché sur une mine ? Parfois, nous tirons à la courte paille pour décider qui va le lui apprendre !

... Des mines, le Mur, des barbelés, la prison pour ceux qui ne sont pas fiables, la psychiatrie pour les ronchonners chroniques, une certaine censure des médias, une surveillance aussi discrète que possible de nos faiseurs d'opinion ... Mon Dieu, bien sûr qu'il y a plus paradisiaque ! Mais de quel autre façon maintenir un pays comme celui-ci ?

Un temps

SPEER : « Autrement dit, monsieur Speer : pas de boulot sans économie planifiée, pas de boulot sans Mur. »

BAUER : Exact. Malheureusement.

Un temps

SPEER *sur un ton neuf, complice, et par conséquent moins fort* :

Monsieur Bauer, je comprends parfaitement que les circonstances ne vous permettent pas de tolérer plus longtemps un exode massif vers l'Ouest. Ce qui me dérange chez cette muraille là-dehors, c'est avant tout son manque d'élégance. L'image négative qui y est liée.

De nos jours, l'image qu'offre une entreprise est un facteur économique concret. Et, en ce sens, un pays aussi devrait être considéré comme une entreprise. Allons, soyons sérieux : votre façon de vous y prendre à la frontière, vu de l'extérieur, on dirait le Moyen-Age ! Empêcher les citoyens de s'enfuir en leur braquant des fusils sur la tempe !

Il y a tout de même des méthodes plus modernes !

BAUER : Lesquelles, par exemple ?

SPEER *rit* :

Lesquelles ! ... Je ne sais pas, je ne peux pas vous en servir tout de go. C'est tout de même la toute première fois que je me confronte à cette problématique ...

un temps

Je vais vous dire à quoi je pense ...

Mais juste à titre anecdotique, hein ? Juste comme ça ...

Une de mes lectures récentes était une revue d'architecture américaine, dont l'un des articles traitait de la construction d'établissements pénitentiaires. Des coûts démesurés

liés de nos jours à de tels édifices, et de la façon d'aborder le problème sous un tout nouvel angle ...

Comme la chose ne m'intéressait pas particulièrement à l'époque, je ne me souviens plus des détails, bien entendu. Mais en principe, il s'agit d'implanter une sorte de puce sous la peau du détenu ... Les signaux émis par cet implant permettent de le surveiller vingt-quatre heures sur vingt-quatre sans grands sacrifices financiers ... Bien sûr, il faudrait d'abord obtenir des informations beaucoup plus précises. Connaître par exemple le taux de difficulté de l'intervention chirurgicale, et savoir si celle-ci en vaut financièrement la peine lorsqu'on a affaire à plusieurs millions d'habitants ... Et si c'est le cas, il faudrait l'associer à une quelconque mesure de santé publique. Les vaccins, les hormones, l'insuline - à ma connaissance, tout cela peut déjà s'administrer sous forme d'implants ... Il faudrait se réunir avec les gens de l'industrie pharmaceutique. Parce qu'il faut, bien entendu, que tout cela reste défendable du point de vue humanitaire ...

Bon, comme je vous l'ai dit, tout cela n'est qu'une idée en l'air. C'est en quelque sorte la première chose qui me vient à l'esprit sur ce thème. Dès demain, j'aurai peut-être de meilleures suggestions à faire. C'est juste une question de réflexion !

BAUER *heureux* :

Monsieur Speer, cela veut-il dire qu'en fin de compte notre offre ...

SPEER : ... m'intéresse ? Vous voyez bien, j'en suis déjà aux conseils gratuits ! ...

Effectivement, cette mission, c'est bel et bien un défi.

BAUER : Donc ... en quelque sorte ... ce serait ... provisoirement du moins ... oui ?

SPEER : Dites aux vôtres qu'on peut y réfléchir.

BAUER : Dans ce cas-là, au nom d'Erich Honecker, je vous invite à déjeuner avec lui demain.

SPEER *à la fois surpris et content* :

Si tôt ?

BAUER : Puisque vous êtes ici ! Et que notre pays n'a pas de temps à perdre ... !

Nous vous enverrons une voiture ...

lui tend la main

Treize heures ?

SPEER : Treize heures.

Ils se serrent la main comme lorsqu'on conclut un pacte.

Un temps très long, de plus en plus bizarre, se fait.

Bauer se comporte comme un acteur qui aurait oublié son texte : il éteint péniblement sa cigarette, s'agite dans tous les sens.

Speer le regarde d'un air irrité ...

Enfin, Bauer tourne son regard vers un endroit situé à mi-hauteur d'un des murs, un endroit qu'on, aurait pu croire sans intérêt jusqu'ici.

A présent on se rend compte qu'il s'agit d'une surface réfléchissante.

BAUER : Qu'est-ce qui se passe. Vous pouvez couper, les enfants. C'était le mot de la fin.

on entend un bruit sourd, comme si on coupait un micro, et la lumière change

A la bonne heure !

il se tourne vers Speer, qui est abasourdi

Une équipe de tournage.

Un temps prolongé

SPEER *quasiment sans timbre* :

Toute cette conversation est ...

BAUER : Enregistrée ? Mais oui ! Depuis l'instant de notre arrivée !

Un temps prolongé

SPEER : Cela veut dire que l'offre ...

BAUER : ... était fictive ?

le regarde avec amusement

Là, vous êtes déçu !

Un temps prolongé

SPEER : J'exige qu'on me remette le film !

BAUER : Pour tout réduire à néant ? Si vous saviez avec quelle impatience nos maîtres attendent la projection ! Quel joie ils ressentent à l'idée de se venger, modestement certes, de l'homme dont le carriérisme forcené leur a causé tellement de souffrances et

d'humiliations ! D'ailleurs, comme les avis étaient très partagés quant à l'issue de cette expérience, ils ont même fait des paris entre eux. Les uns, dont notre Premier Secrétaire, pensaient que vous accepteriez notre « offre » dans tous les cas ...

SPEER : Je n'ai pas donné mon accord !

BAUER *lui jetant un coup d'œil amusé* :

Les autres soutenaient que vous refuseriez pour des motifs humanitaires. Ceux-là l'avaient gobé, votre Speer-Le-Repenti : jamais plus vous ne serviriez un gouvernement qui fait tirer sur ses propres citoyens ...

SPEER : Et ce n'est que la vérité !

BAUER : Mais une fois encore, ce vieux renard de Honecker a été le plus malin : « Il faut être totalement éhonté pour aller se pavaner à la télévision et étaler son repentir comme ce Speer. Ceux qui ont vraiment honte se taisent, point. » Pas mal, non ?

... Et puis, bien entendu, il y avait la troisième variante, celle dont j'étais l'un des défenseurs. Nous étions d'avis que votre intellect ferait échouer l'entreprise. Je veux dire, se faire appeler en sauveur par vos anciennes victimes ... Intelligent comme vous l'êtes, jamais vous ne tomberiez dans un panneau pareil !

Un temps. Speer essaie visiblement de chercher une issue à la situation.

SPEER *un peu plus bas* :

Monsieur Bauer ...

après avoir jeté un regard vers l'endroit où se trouvait la caméra

Et maintenant, sommes-nous seuls ?

BAUER *ayant jeté un regard dans la même direction* :

Emploi garanti pour tous. Pas d'heures sup' volontaires dans ces conditions, vous l'avez dit vous même.

SPEER *encore moins fort et dans l'intention de tâter le terrain en vue d'une éventuelle corruption* :

Si j'ai bien compris, vous êtes un homme de la Stasi ... Donc omnipotent, je suppose ... ?

BAUER *rit* :

C'est vous qui le dites. Ai-je prétendu être de la Stasi ?

en le prenant familièrement par le bras et faisant quelques pas avec lui

Ces messieurs de la sphère gouvernementale avaient décidé à l'unanimité que c'était à *moi* de jouer le rôle de leur vengeur tardif. Et dans un cas comme ça, bien sûr, il n'y a pas de refus qui tienne : cela pourrait vous coûter très cher !

Un temps long

SPEER *avec un rire incrédule* :

Un comédien !

BAUER : Vous n'applaudissez pas ?

SPEER *riant* :

Un comédien !

BAUER : Désolé de vous décevoir encore. Mais il n'y a pas à dire, c'était un rôle ambitieux. J'ai hâte d'être demain, croyez-moi. Je n'avais encore jamais travaillé dans de telles conditions.

SPEER : Demain ... pour voir le film ?

BAUER : Je pense qu'il faudra faire quelques coupes, tout de même. Par exemple en ce qui concerne les emplois. Je pense qu'on a été un peu longs sur ce thème-là.

SPEER *baisse la voix* :

... On sait que vous voulez tous vous en aller d'ici. Surtout les artistes !

BAUER *incrédule* :

Vous voulez m'aider à fuir la République Démocratique Allemande ? Comme récompense pour le film ?

SPEER *prudent* :

Je n'ai pas dit ça.

BAUER : Fuir un pays, dont vous vouliez à l'instant consolider les frontières ?

SPEER : N'employons pas les grands mots ...

BAUER *éclate de rire à son tour* :

Non, monsieur Speer, pas vous !

Même si, comme la plupart de mes collègues, je ne pense à rien d'autre : vous et vos anciens camarades, jamais je ne vous laisserai m'aider à sortir de cette prison !

Ce serait comme si ...

regarde autour de lui d'un air impuissant

Je ne trouve même pas de comparaison, vous voyez ?

Je veux dire, c'est tout même à vous et à vos copains qu'on la doit, cette fameuse RDA, je me trompe ? Si vous ne vous étiez pas jeté sur les Russes pour leur arracher leur terre et les faire crever à la tache dans vos usines, ils ne vous auraient jamais poursuivi jusqu'à Berlin. Ai-je tort ?

Mais maintenant ils sont là ... Maintenant ils sont là, et ils ne nous lâcheront plus jamais ! Les Russes, et avec eux tous ces Ulbricht, Honecker et Mielke, qui, en bons Allemands, ne manquent pas de faire empirer les choses !

J'ai été communiste. J'y croyais, au Manifeste. Mais aujourd'hui, il n'y a plus qu'une question qui m'intéresse : comment se fait-il que même l'idée la plus brillante et la plus noble finisse toujours par atterrir entre les mains des plus stupides et des plus impitoyables ?

Et comment ces gens-là sont-ils devenus ce qu'ils sont ?

Erich Honecker, par exemple : dans sa jeunesse, c'était un humaniste fervent. Il s'est fait torturer pour ses idéaux et il a failli laisser sa peau dans vos geôles ! Eh bien maintenant, ce même homme fait tirer sur les autres. Pour quelle raison ? Est-ce le chemin vers le pouvoir ? La façon d'obtenir les postes ? La longue marche à travers les intrigues ? Et lorsqu'on se retrouve enfin en position d'aider ceux qui en ont besoin, est-on alors trop émoussé pour pouvoir encore ressentir de la pitié ?

Ce n'est pas votre problème, je sais.

Vous, vous remplissez des livres entiers à vous plaindre de vos souffrances à Spandau. Vous allez geindre à la BBC, à NBC, à PLAYBOY, partout, et en plus cela vous fait gagnre de l'argent !

Pauvre homme : vingt ans sans remise de peine !

Et malgré votre tenue exemplaire, pas la moindre concession de la part des occupants ! Monsieur Speer, nous autres citoyens de la RDA, cela fait trente-cinq ans que nous sommes derrière les barreaux de cette cage que vous et vos complices avez faite ! Et nous, nous y sommes *tous* : coupables et innocents, hommes et femmes, vieillards et enfants. Et contrairement à votre expérience à Spandau, nous, nous n'avons même pas *l'espoir* d'une remise de peine ! Pour nous, c'est la perpétuité ! Au point où en sont les choses, le Mur va rester pour toujours, et nous, nous resterons toujours enfermés derrière.

un temps, puis, calmé :

Votre offre est refusée. On n'accepte pas la clé de son cachot des mains de son architecte.

Il lui apporte son manteau et son chapeau

Je pense que vous saurez retrouver le chemin de l'hôtel par vous-même. C'était en quelque sorte votre territoire, n'est-ce pas ? ... Et n'ayez pas peur des gardes-frontière : ils savent qui vous êtes.

Comme Speer veut tranquillement enfiler son manteau, il hurle tout à coup
Foutez le camp, je vous dis !

Speer quitte tranquillement la salle, après avoir jeté un coup d'oeil amusé à Bauer.

Celui-ci se retrouve seul.

Il ne retrouve son calme qu'au bout d'un moment. Puis il s'apprête à partir à son tour, met son manteau, va déposer les verres usagés sur la table. Là, il voit les livres que Speer a signés, lit la dédicace du premier avec un air triomphateur, puis prend les deux sous le bras comme un trophée.

Et au moment où il s'apprête à quitter la pièce, une voix de femme résonne ...

VOIX DE FEMME *douce, insistante, presque tendre :*

Monsieur Bauer ?

La voix semble si proche que Bauer la croit derrière lui et se retourne – ce pourquoi son volume augmente

Monsieur Bauer ... ?

Ce n'est que maintenant que Bauer regarde l'endroit où la caméra se trouvait auparavant.

Il y a ici quelques messieurs qui aimeraient vous poser quelques questions au sujet de votre dernier monologue.

Bauer comprend.

Il se précipite vers la petite porte au fond de la salle. Elle est fermée.

Noir subit.

Postface

En 1981 (un an après cette rencontre fictive), dans une chambre d'hôtel londonienne et après une interview à la BBC, Albert Speer est mort d'un arrêt cardiaque en présence de sa jeune compagne.